

Oleg a décidé que, puisque aussi bien on était en ville, il fallait profiter des bienfaits de la civilisation, c'est-à-dire essayer de continuer en bus. Maintenant on doit aller à Pavlovka. On est allés à l'arrêt du bus, celui qui est à la sortie de la ville (ce sont les gens d'ici qui nous l'ont indiqué) et nous y voilà, assis sur l'herbe, à la fraîche. On a mis nos sacs à dos au bord de la route, pour pouvoir les monter dans le bus rapidement dès qu'il arrivera.

Des bonnes femmes du coin nous ont dit qu'il restait une demi-heure à attendre. Stiopa s'est un peu calmé (sûrement le fait d'avoir mangé). J'écris, et Oleg est assis, les jambes croisées, il mâchonne un brin d'herbe et regarde au loin. Je lui ai demandé :

« A quoi tu penses ? »

Il a dit : « A comment faire pour améliorer ce monde. »

Chapitre 12

Maintenant j'écris tout dans l'ordre, mais jusque là, je n'avais pas le temps.

Quand on est montés dans le bus (celui pour Pavlovka) il était bondé et on étouffait. Je n'ai pas voulu poser mon sac à dos, je suis montée avec, au déplaisir visible d'une dame obèse qui se trouvait juste derrière mon dos. La dame était deux marches plus bas, juste dans l'entrée, et apparemment mon sac à dos se trouvait au niveau de son visage.

Elle a persiflé : « Encore ces sacs à dos... Ici avec un sac à dos... »

J'ai décidé de ne pas relever. Bien qu'on n'ait pas marché, on ne fait que rouler, je me sens aussi faible que si l'on avait abattu trente kilomètres d'une seule traite sur des chemins défoncés. Je ne parle presque pas avec mes coéquipiers parce que je sens avec chaque mot mes forces m'abandonner. La seule chose que je puisse faire sans douleur, c'est écrire.

C'est surtout Stiopa qui dévide ses querelles pour rien et ses manières de clodo. Tiens, il était à côté de moi dans le bus. J'ai tourné la tête et j'ai vu son profil triste et son regard un peu fixe. Qu'est-ce que c'est que cette métamorphose ?

Ensuite on est allés jusqu'à Egorovka. Eux devant, riant aux éclats et se racontant gaiement je ne sais quoi, et moi traînant derrière, à vingt pas, et j'avais l'impression de mourir lentement. Où les gens prennent-ils toute cette énergie ? Je n'avais pas la force non seulement de rire, mais même de me plaindre.

Voilà, enfin, un village, et la halte. Oleg a dit oui. On a mangé toutes nos provisions, maintenant mon sac à dos est à peu près vide, il reste simplement mes affaires personnelles et un petit morceau de jambon que je garde pour les pommes de terre. Oleg m'a tuée : je pensais qu'on passerait la nuit là, mais non : il nous faut encore avancer de je ne sais combien jusqu'à un certain Krapivnitskoïé ! Je n'y arriverai jamais ! Il a dit que j'étais hystérique. Stiopa marche comme le lapin de Duracell, on dirait qu'il se fout de tout.

Nous marchons de nouveau – moi derrière, comme toujours. Je leur en veux un peu, mais je ne dis rien. Je ne refuserais pas non plus qu'en route, on me raconte des histoires drôles ou qu'on me soutienne le moral d'une façon ou d'une autre !

Mon air exténué a fait son effet, ou alors je suis capable de télépathie ; toujours est-il qu'Oleg et Stiopa se sont arrêtés. Ils m'ont attendue un peu. Ils avaient l'air impatient, ils avaient envie de marcher, de raconter des blagues, de rigoler... Je me suis mise à clopiner plus vite et pour qu'ils ne changent pas d'avis, j'ai crié sans m'arrêter :

« Et qu'est-ce que c'était que ce Valéry dont vous parliez hier ?

C'était un copain à nous, a répondu Oleg à contrecœur.

Et c'est tout ?

Et quoi d'autre... »

Il s'est tu. On s'était rejoints et l'on marchait de front. J'ai repoussé imperceptiblement Stiopa à l'arrière (à trois, on était un peu serré sur ce chemin étroit).

« Valéry était tellement petit, tellement malingre, des yeux lumineux, a continué Oleg tout à coup, en souriant à quelque chose. Gai et insouciant. Je ne sais pas si c'est moi qui lui avais tout bien raconté ou si par nature, il était particulièrement impressionnable, mais le christianisme l'a captivé tout entier. On allait à l'église tous les trois. Petit à petit d'autres gamins sont venus nous rejoindre... mais tu ne les connais pas.

Et voilà qu'un jour, un an à peu près après qu'on ait fait connaissance, Valéry me pose cette question : doit-il entrer dans les ordres ou non ? Au début, j'ai cru que c'était une blague, mais quand j'ai compris, que c'était sérieux, j'ai essayé de l'en dissuader autant que je pouvais.

Comment ça, tu as essayé de le dissuader, tu étais croyant toi aussi ?

– Oui, mais... tu comprends, je sentais qu'il y avait dans cet état monastique quelque chose de malsain.
– Dans quel sens ?

– Au sens où on met ensemble des jeunes gaillards pleins de vie, la fleur de la nation, son patrimoine génétique. A quoi est-ce qu'ils s'occupent ? Bon, la prière, un petit travail. Mais ces innocentes activités ne suffisent pas à sublimer toute leur énergie. Et le résultat, c'est qu'ils ont fui le monde... pour tomber dans la sodomie.

J'ai compris tout ça par une espèce de sixième sens, même si je n'en étais pas absolument sûr. J'ai donc essayé de convaincre Valéry, mais je n'avais aucun argument, la foi ne me déliait pas la langue non plus. Je ne pouvais pas exposer tout ça comme ça, j'avais peur de jeter le discrédit sur le Saint-Esprit. Mais quoi qu'il en soit, notre Valéry est entré comme novice. Et il a suivi ce noviciat avec tant de zèle qu'avant même la fin de son temps, il a reçu la tonsure. Au monastère, il a pris le nom de Gabriel. Quand je suis allé le voir au monastère (il était moine depuis environ un an) j'ai senti tout ça : il n'y avait rien de bon là-dedans.

– Ah bon ? Dans les monastères on laisse entrer les gens de l'extérieur. ?

– Bien sûr, on les laisse entrer. Je suis arrivé, j'ai reçu la bénédiction, on m'a donné du travail et j'ai vécu là quelque temps. D'ailleurs Valéry avait pris un tel poids là-bas que grâce à sa protection on me mettait à table avec les moines. Du reste il était là comme un poisson dans l'eau. J'ai regardé cet environnement, et je me souviens que cette idée m'est venue : heureusement que ce n'est pas moi qui suis là.

– Qu'est-ce que c'était comme environnement ?

– Rien de spécial. Une chambre minuscule, deux lits, les papiers peints tout ce qu'il y a de bon marché, deux tables de nuit, une armoire. Tout ça tellement pitoyable, vieillot, et cette table de nuit avec le vernis écaillé, et la boîte de conserve dans laquelle on faisait le thé, et la lampe jaune au plafond, tout rappelait le plus morose, le plus pauvre des HLM soviétique...ou l'asile où l'on réunit les grands mères pour finir leur vie. Je m'imaginai vivre ici, dans cette indigence, et pas quelques jours ni même quelques années, mais jusqu'à la fin de mes jours... et en plus partager cette piaule avec un autre type.

– Alors, et Valéry ?

– Pour lui, tout cela n'avait pas l'air d'exister. Mais peut-être que c'était une impression. En tous cas, il considérait l'avenir avec optimisme. Tu sais comment c'est : au début, avec ses rêves ambitieux, on ne remarque rien, et quand toute cette illusion se dissipe et qu'on regarde autour de soi, alors, on se rend compte de l'endroit où l'on est.

– Mais si ce Valéry avait fait cette démarche, cela veut dire qu'il ressentait quelque chose... une nouvelle vie, et tout cet environnement quotidien, pour lui, ce n'était pas important... Peut-être qu'il regardait son âme et pas les murs ?

J'en doute. Il y en a un sur mille qui est capable de regarder son âme, et peut-être un sur dix mille. Il faut un don particulier. Et même un homme comme ça n'est pas assuré de ne pas se réveiller et de maudire ces années vécues en pure perte.

– Il n'était pas ce un sur mille ?

– Non, Valéry n'avait pas une nature d'ascète. Seulement à ce moment-là c'était à la mode de s'intéresser à la vie spirituelle, et comme il était jeune, il a poussé à l'extrême. Bien sûr, pour imiter la vie spirituelle il n'y a pas besoin de qualités particulières. Il suffit d'une petite dose de cabotinage, d'une goutte d'imagination et d'un peu de culot, je dirais. Mais pour l'ascèse, il faut une volonté qu'il n'avait pas, et encore : pas seulement l'envie d'échapper comme qui dirait à des tentations, mais un appel.

– Un appel ?

– Je ne sais pas comment t'expliquer, mais c'est quelque chose de très spécial. Ce n'est pas l'élan d'une seule fois et pas non plus une aspiration constante, c'est le fait de savoir clairement pourquoi tu es venu là, entre ces murs. Il y a peu de gens comme cela, quelques cas, des gens capables d'exploit et qui vivent pour l'exploit. Souvent quand tu es jeune, tu as l'impression d'avoir des ailes, que tout est en ton pouvoir : n'importe quel rêve, n'importe quelle idée, tu vas tout réaliser au maximum. Et c'est dans cette illusion que Valéry est tombé. Les gens comme lui devraient entreprendre les recherches spirituelles avec beaucoup de précautions. La spiritualité n'est pas un bienfait pour tout le monde. Il est important de ne pas se passionner pour un idéal au point qu'il t'absorbe entièrement, il faut toujours savoir, à tout moment, contrôler l'état de ton mental.

– Mais est-ce que le contrôle est possible dans la foi, est-ce que la foi n'est pas au-delà de tout contrôle ?

– On voit bien que tu raisonnes comme quelqu'un qui est éloigné de la foi et qui s'est fait une idée de la foi et des croyants d'après les émissions de télé pontifiantes. Le self-control n'est pas seulement possible, il est indispensable dans n'importe quel état. En particulier quand tu commences à croire quelque chose ou quelqu'un.

– Pas croire quelqu'un ou quelque chose, mais *en* quelque chose. Je crois que ça fait une grande différence. C'est une chose de croire quelqu'un, c'en est une autre de croire en dieu.

– Très juste. Ça fait une différence substantielle parce que croire quelqu'un, c'est un moindre mal. Mais si tu te mets à croire à tel ou tel dieu, en image, en idée, tu ne remarqueras pas que tu te transformes en un gros tas sans volonté, sans autonomie, facile à manipuler. Une idée est d'autant plus dangereuse qu'elle est entretenue par un plus grand nombre d'êtres humains. Et ensuite : comment elle te vient, cette foi ? C'est quoi, c'est une voix qui résonne dans les cieux et qui te dit : « Julie, aie foi en moi ! » ?

– Mais alors, Saül ?

– Si on en croit la Bible, il y a eu des originaux comme ça, mais dans la vie, tu en as rencontré ? Rien qu'un seul ? Pour l'homme ordinaire, la foi vient en rencontrant un autre homme tout aussi ordinaire, c'est-à-dire que dans les premiers degrés de la foi, il te faut croire un homme concret, en chair et en os.

– Alors, ça ne peut pas arriver que quelqu'un lise la Bible et qu'il y trouve la foi ?

– Et la Bible, qui est-ce qui l'a écrite ? Il n'y a qu'un humain qui puisse t'introduire à la foi, dans ce cas, l'homme est une porte pour l'homme. Comprends bien que cela ne te tombe pas dessus du haut du ciel, c'est toute une série de pièges logiques et psychologiques qui s'emparent de ton cerveau et qui, au bout du compte, te plongent dans une réalité artificielle. Non seulement ça, mais en vivant selon un certain paradigme, tu commences à placer tout ton monde intérieur sous le signe de cette réalité inventée, en traitant telle ou telle circonstance de ta vie par rapport à elle, et par conséquent en créant à ton tour ces circonstances. Et pire encore, tu en attires d'autres, qui ne t'ont rien fait, et tu participes, de cette façon, à répandre une illusion monstrueuse sur toute la planète.

Mais on s'est un peu écarté du sujet. Je continue quand même sur Valéry. Mes premiers doutes ont surgi lorsque j'ai été pour la première fois à table avec les moines.

– Pourquoi ? On ne mangeait pas bien ?

– Au contraire. La table était tellement bonne que c'en était trop. Copieux, nourrissant, plusieurs plats, une foule de hors-d'œuvre comme je n'en avais encore jamais vue. Pas de viande, cela va de soi, mais entrée, plat, dessert, le tout délicieux, et surtout varié. Nous, laïcs, à cette époque-là on se nourrissait plutôt de pain et de pommes de terre – dans le meilleur des cas. Et il me semblait que j'étais tombé dans un conte des mille et une nuits.

– Alors qu'est-ce qui n'allait pas ?

– Et bien tout d'abord, le côté moral de la question. J'avais toujours cru naïvement que les moines devaient se nourrir un petit peu moins bien que le plus pauvre de leurs concitoyens. Et ensuite, à se goinfrer comme ça, ces jeunes gaillards en bonne santé, tu penses qu'ils ont la tête à la prière ou la sainteté de la vie ?

– Comment ça ?

– C'est là la question.

– Et qu'est-ce qui s'est passé après ?

– Avec André, on est allés à Kiev, faire la tournée des monastères. Il était maigre à faire peur, il se passionnait pour la mystique, il lisait tous les livres ésotériques, Carlos Castaneda et tout et tout... Il devait y avoir un troisième avec nous, mais il y a quelque chose qui ne s'est pas bien goupillé, et on a pris Zoé pour le remplacer. Zoé, tu te souviens, je te l'avais montrée...

– Cette femme avec une petite fille ?

Je me souvenais d'une femme tourmentée au visage jaune que nous avions rencontrée un jour à l'arrêt du bus. Oleg avait échangé quelques mots avec elle, ça ne m'intéressait pas et je n'avais pas pris part à la conversation. J'avais juste remarqué qu'elle avait beaucoup de cheveux blancs répartis un peu partout. Je me souviens que l'idée m'était venue : pourquoi elle ne se fait pas teindre ?

Cette tête mal coiffée était d'autant plus bizarre que cette femme était habillée très chic, sans aucun goût, du reste. Elle portait un manteau de cuir trop mode, dernier cri, un boa de luxe, qui ne lui allait pas du tout au teint, comme si l'on prenait une mendicante qu'on la lave et qu'on l'habille avec des vêtements d'un magasin de luxe. Elle avait sur le visage un cachet indélébile de fatigue et d'ennui : des joues tombantes, des yeux éteints, ses rides marquées autour du nez et des lèvres lui ôtaient toute féminité et toute grâce. Elle souriait par moments, mais d'un sourire pitoyable et éperdu.

Elle avait une petite fille avec elle, dans les onze ans, une petite maigrichonne avec un gros nez, je crois qu'elle s'appelait Nastia. Leur ressemblance sautait aux yeux. D'abord le gros nez arménien, le même, absolument pareil chez la mère et la fille. Chez la fille, il se voyait encore plus sur son petit visage enfantin, mais cette horreur était néanmoins tempérée par sa jolie peau de petite fille. Et les yeux, les mêmes pour les deux, grands, chaleureux et sombres. Chez la petite, ils brûlaient de feux plus joyeux et ils étaient un petit peu plus clairs...

Oleg interrompt mes souvenirs :

« Oui, seulement elle avait deux filles, il y en avait une autre plus petite.

– Et d'où tu la connaissais, cette Zoé ?

– Je ne me souviens plus. Quelqu'un l'avait amenée dans la bande. Tu sais ce que c'est, il y a des gens qui apparaissent dans ta vie comme s'ils sortaient de nulle part. Elle était si malheureuse, déjà à ce moment-là.

– Pourquoi elle était malheureuse ?

– Comment te dire ? Je ne sais pas si l'on peut appeler ça du malheur, je crois que c'est le malheur dont souffrent toutes les filles après vingt-cinq ans quand elles ne sont pas mariées, qu'elles ne font pas une carrière et qu'elles ne possèdent pas cette liberté intérieure qui leur permettrait de regarder les choses simplement. Car au fond, ce n'est pas une catastrophe. Toutes les filles, un jour ou l'autre, guérissent du spleen des célibataires. Mais Zoé avait comme une souffrance. Par exemple on était assis sur un banc dehors, toute la bande ; et elle ne disait pas un mot de la soirée. Si on lui demandait quelque chose ou qu'on fasse attention à elle, elle n'était plus elle-même : elle se levait sans dire un mot, nous regardait d'un air bizarre et s'en allait. Une minute après, la voilà, elle réapparaissait à l'autre coin : elle avait fait le tour de la maison et elle revenait. Elle s'asseyait à table sans rien expliquer, avec un regard énigmatique.

– Peut-être qu'elle n'était pas à l'aise.

– Pas du tout. Pour tout le reste, elle était tout à fait normale. Je soupçonne que l'attention du sexe masculin pour sa personne la touchait tellement profondément qu'elle ne pouvait pas le supporter. Je crois que c'était tout son problème : un garçon faisait attention à elle, cela déclenchait un chamboulement total. Elle ne fréquentait personne, et je crois qu'elle ne plaisait à personne. Elle en souffrait beaucoup, cela se voyait, et principalement non pas du fait qu'elle ne pouvait pas se marier, mais du fait qu'elle ne pouvait pas avoir d'enfant. Je ne sais pas comment elle le savait...

– Et toi, comment tu le savais ?

– Elle nous avait demandé avec André de prier dans tous les monastères pour qu'elle ait un enfant. Tous les trois, on a fait toutes les églises, tous les monastères de Kiev et partout où on allait, on priait. Mais j'ai oublié de te dire qu'avant de partir, elle m'avait demandé de prendre avec moi son argent.

Je lui ai demandé : pourquoi tu ne veux pas le garder sur toi ? Elle a répondu : Je suis tellement distraite, j'ai peur de le faire tomber ou qu'on me le vole, les pickpockets, tu vois. Prends-le s'il te plaît.

Elle me regardait à sa façon. Enfin, c'était peut-être une impression parce que son regard était toujours particulier, en un sens ; il ne correspondait ni à la situation, ni à la conversation. Par moments j'avais l'impression que je parlais de quelque chose et qu'elle entendait tout à fait autre chose.

J'étais prêt à reconnaître Zoé comme une femme énigmatique, de celles dont on dit « L'Orient, c'est quelque chose de subtil ». Je ne sais même pas comment appeler ça, un manque de féminité, quoi.

Sa déclaration sur ses oublis et sa distraction étaient pour moi une nouveauté. Je lui aurais supposé n'importe quoi mais pas cela. Et ce n'est pas sans quelques doutes que j'ai accepté. Je n'aime pas m'occuper de l'argent des autres... à mon avis, il n'y a pas mieux que toi pour t'occuper de tes économies. Dans un cas comme celui-là, je ne les aurais confiées à personne, non que je ne fasse pas confiance à mes amis, mais parce que des gobe-mouches, ce n'est pas ce qui manque. Dans ma poche, c'est quand même mieux.

A Kiev on habitait tous dans le même appartement, une seule chambre. On vivait tout à fait chastement. Avec elle, cela ne pouvait pas être autrement. D'ailleurs elle était pudique à faire peur. On ne savait pas comment se comporter avec elle, comment la regarder, quoi dire... On ne pouvait pas s'expliquer simplement ni plaisanter comme avec les autres filles. Un jour, j'étais à la fenêtre de la cuisine à regarder – de là, on a une belle vue – j'admirais le spectacle de Kiev le soir. Un petit vent si léger, printanier, des espoirs qui tournaient dans ma tête, et j'étais bien, frais, et bien, et un peu d'anxiété comme si j'attendais quelque chose. Soudain quelque chose tombe de l'appui de la fenêtre – un journal et puis je ne sais quoi... je l'avais poussé du coude sans faire exprès. Je me penche pour le ramasser, je regarde : c'est une petite culotte, encore humide, elle venait de la laver sans doute. Et juste à ce moment-là entre Zoé. Je suis là avec cette petite culotte dans les mains et je ne vois que les yeux noirs brûlants, et je ne te raconte pas ce qui s'est passé sur son visage. Avec précaution, avec tout le respect dont j'étais capable, je l'ai reposée sur l'appui de la fenêtre, et je sentais dans mon dos l'effroi muet de ces deux pupilles braquées sur moi. On ne s'est pas dit un seul mot, mais au petit déjeuner et au dîner, le lendemain, elle ne s'est pas levée, elle est restée couchée sur son lit, tournée contre le mur.

Je ne vais pas te décrire tous les temples et les monastères qu'on a visités, je dirai seulement une chose : la musique, et en particulier le chant choral, donne au christianisme un attrait extraordinaire, et si je n'avais pas fait partie de l'église avant, j'y serais venu et je serais devenu un adepte fervent rien qu'à cause de la musique.

Un matin, on est partis pour l'église de N**. On était partis de bonne heure, avant le jour. Il y avait du brouillard. On avait décidé d'aller à pied pour admirer Kiev le matin. Et on était presque arrivés, il y avait un silence comme il n'y en a qu'à ce moment-là, où la nuit devient le matin, quand tout à coup à quelques pas de nous a retenti une merveilleuse voix de femme. Elle était si magnifiquement haute que j'en ai été intérieurement. Aussitôt elle a été suivie par une autre...

J'ai regardé autour de moi dans le brouillard et j'ai distingué un groupe – des femmes, des chanteuses à l'évidence, qui se rendaient à la messe à pied elles aussi. On ne les avait pas vues à cause du brouillard et les voix semblaient venir de nulle part. Au moment où je les ai aperçues, tout le chœur a suivi. Chaque voix était d'une pureté transparente et chacune évoluait d'une façon propre, et toutes ensemble, elles formaient la plus fine des dentelles baroques... Je l'avoue, j'ai été suffoqué. Je suis arrivé à l'église comme dans un rêve. Bref, il y avait du bon aussi. Tout ça parce que notre peuple est comme ça, où que tu le mettes, dans le trou le plus noir, il sanctifie tout.

Mais je voulais surtout parler de notre retour. On est entrés à Krasnoarméisk. La matinée était presque aussi humide que celle où on avait entendu les chanteuses. J'étais d'humeur triste et je ne sais pas pourquoi, un peu nerveux. Quand on est arrivés sur le quai, j'ai repéré quelques flics dans la foule, pas très nombreuse des passagers. Ils étaient en civil mais je les ai reconnus à leur regard aigu de chiens de chasse. Et tout à coup j'ai imaginé une scène stupide : on descend du train, ils s'emparent de nous et ils nous entraînent ailleurs. J'ai souri *in petto* à cette idée et j'ai dit à Zoé en plaisantant :

« Ecoute, si on nous arrête, fais comme si tu ne nous connaissais pas ! »

Elle a pris mes paroles étonnamment au sérieux. Il n'y a d'ailleurs rien d'étonnant à cela. C'est le problème avec Zoé : quand on lui dit quelque chose de sérieux, elle sourit bizarrement et on comprend qu'elle n'a pas entendu ce qu'on lui a dit ; et quand on plaisante, on se trouve tout bête en découvrant qu'elle prend la plaisanterie avec la froideur d'une statue. Et cette fois-là, après m'avoir regardé attentivement, elle m'a demandé en baissant la voix jusqu'à un murmure inaudible :

« Qui est-ce qui pourrait nous arrêter ? »

J'ai décidé de jouer le jeu et j'ai dit moi aussi à voix basse :

– Les flics. Tiens, là-bas, combien ils sont. Et je lui ai montré des silhouettes dans la foule.

Elle m'a demandé en les cherchant des yeux :

– Comment tu le sais ? »

Je le savais. Un moment on vivait dans l'appartement de mes parents avec mon frère aîné, qui avait la malencontreuse habitude d'être sans arrêt mêlé à des sombres histoires avec la police, des histoires d'argent, de truands et je ne sais quelles crapules. Je connaissais, si l'on peut dire, la silhouette type du flic en civil. Je n'ai pas répondu.

Le train a ralenti et s'est arrêté. Je suis descendu du marchepied et je me suis mis de côté en attendant que Zoé et André descendent. Soudain j'ai senti quelqu'un derrière moi qui me serrait le poignet. L'instant d'après on m'a tordu le bras. De surprise et de douleur, j'ai poussé un cri et je me suis plié en deux. De chaque côté se tenaient des hommes en civil. André s'est précipité vers moi et subit le même sort. Tout cela ressemblait à un rêve. Je n'éprouvais plus qu'un immense étonnement de voir que tout cela se réalisait pour de bon. Du coin de l'œil, j'ai vu que Zoé était là aussi, et que quelqu'un la tenait fermement par le coude. J'étais prêt à parier qu'en voyant tout cela depuis le marchepied train, elle s'était approchée et qu'elle n'avait aucunement l'intention faire semblant de ne pas nous connaître.

Je ne peux pas dire exactement pourquoi cela s'était passé comme cela, je suppose qu'ils avaient une rafle de prévue et qu'il fallait au moins trouver quelqu'un à ramasser. On était un peu plus hirsutes que les autres passagers, on avait l'air de gens peu habitués au confort et à soigner à leur apparence physique. J'avais un sac à dos et André un volumineux sac de sport en bandoulière. De toute la semaine je n'avais pas jugé utile de me raser et je n'avais même pas pris de rasoir ; mes cheveux étaient plus longs que cela ne se faisait à l'époque. Et puis j'avais sur moi un pull grossièrement tricoté, très large et très long. On appelait cela « koltchoujka ». André l'avait acheté d'occasion pour quatre-vingts kopeks. On l'aimait tellement qu'on avait décidé qu'il serait à tous les deux et on le portait à tour de rôle. Quand je le portais, pour le raccourcir un peu, je le serrais avec un large ceinturon de l'armée, et je dois dire que mon look me plaisait beaucoup. A mon avis, on nous avait pris pour des passeurs de drogue.

Je repensais à cela après coup en marchant, les mains attachées dans le dos. Je n'éprouvais d'ailleurs pas plus d'émotion que cela, vu que l'on n'avait rien à craindre : on était non seulement des citoyens en conformité avec la loi mais aussi de paisibles chrétiens.

On nous a amenés au poste. Là mon optimisme en a un peu pris un coup. Je n'ai pas pensé tout de suite qu'ils pouvaient en rajouter, mais en attendant, ils ont jeté nos sacs et appelé les témoins. Ils ont fouillé mon sac

à dos, le sac de sport d'André, naturellement, ils n'ont rien trouvé. Ils sont arrivés à Zoé. Les trois flics lui ont demandé poliment :

« Veuillez nous présenter vos affaires ».

Elle a ouvert timidement son sac à main, elle a commencé à déballer ses affaires, mais elle a gardé serré dans la main un paquet blanc. Les flics la regardaient d'un air pensif.

– Et qu'est-ce que c'est que vous avez là, mademoiselle ?

– C'est à moi.

– Montrez-moi, s'il vous plaît.

– Non ».

Elle s'accrochait à ce paquet si fort que les jointures de ses doigts en étaient blanches, et elle disait « Non » tout bas.

Les flics insistaient. Un d'eux, le plus costaud, la tenait par les bras et un autre essayait de lui arracher le paquet. Mais rien n'y faisait. Elle a poussé un cri semblable au hurlement d'un animal sauvage et tous les deux, au même moment, ont retiré leurs mains. Ils étaient rouges, haletants. Zoé, muette, les dents serrées, les regardait. Je n'avais encore jamais vu une telle inflexibilité sur le visage d'une femme. Puis le costaud, en voyant qu'elle n'avait rien, est revenu à la charge. Il n'a pas eu le temps d'arriver jusqu'à elle qu'elle a roulé par terre et tout le poste a retenti d'un terrible hurlement. Je ne suis pas le seul à avoir eu la chair de poule.

Enfin Zoé s'est calmée, elle est restée allongée, recroquevillée sur le carrelage nu, sans donner signe de vie. Puis elle s'est relevée, les yeux secs et brûlants, on aurait dit qu'elle ne voyait personne autour d'elle. Dans le paquet qu'elle continuait de serrer dans sa main, on apercevait des chiffons (féminins, je présume) je n'ai pas cherché à en savoir plus. Plus personne ne s'est aventuré à l'approcher.

Après qu'on nous a laissé partir tranquilles, on a pris la navette et on est rentrés chez nous. Au moment de nous quitter, j'ai sorti de ma poche intérieure gauche ce qui restait de l'argent que Zoé m'avait donné à garder. Elle a tout recompté et elle a dit :

« Il n'y a pas tout.

– Pas tout ? » Je ne m'attendais pas du tout à cela, mais ce qui m'a le plus surpris, c'est le calme de sa voix et l'air sévère qu'elle affichait.

J'ai pensé : Ce qui vient de se passer ne l'a pas adoucie.

Elle a répété : « Pas tout », et à son tour elle a sorti de sa poche une petite feuille très détaillée, un quart de feuille format écolier à carreaux, couvert d'une petite écriture serrée. C'était la liste de ses dépenses, et en face des chiffres. En bas elle avait tracé un trait bien droit et indiqué le total. Il me semblait qu'on me jouait un tour grossier, absurde et complètement dépourvu d'humour. Elle a continué comme si de rien n'était : « Je t'avais donné N hryvnias. Voilà toutes mes dépenses. Fais le compte.

Machinalement, je lui ai pris la feuille des mains.

« Maintenant tu me donnes tant de hryvnias et tu me dis que c'est le reste. Le solde devrait être non pas ça, mais ceci ». Elle pointait du doigt un certain chiffre.

Je restais là hébété. Sans trop savoir à quoi cela pouvait servir, j'ai parcouru des yeux la liste et j'ai recompté l'argent une fois de plus.

Je réalisais seulement à ce moment-là que, en prenant son argent au début de notre voyage, je ne l'avais pas compté, considérant cette affaire entre nous comme une brouille. Je lui ai rendu sa liste et j'ai dit :

« Zoé, je ne sais pas au juste quelle somme il y avait au départ, mais... J'ai mis ton argent dans ma poche gauche, et le mien dans la droite. Et – tu te souviens – quand tu achetais quelque chose, je sortais de ma poche gauche et je te donnais la somme nécessaire. N'est-ce pas ?

– Oui. Elle avait toujours la même voix égale et tranquille.

– Quand j'achetais quelque chose pour moi – je ne sais pas si tu l'as remarqué – je prenais l'argent dans la poche droite. On s'était mis d'accord à l'avance pour ce qui est de nos dépenses communes, chacun mettait un tiers. N'est-ce pas ?

– Oui.

– Tu as tenu compte de ces dépenses ?

– J'en ai tenu compte ». Il n'y avait pas l'ombre d'un doute ni d'émotion dans sa voix.

Je l'aurais mise en pièces pour cette impassibilité. J'ai demandé, aussi doucement que possible :

« Et qu'est-ce que tu attends de moi maintenant ?

- Tout l'argent n'est pas là, a-t-elle dit comme si elle ne m'avait pas du tout écouté. Et d'un geste énergique elle secouait devant moi sa petite feuille.
- Je ne sais pas, Zoé, je ne sais pas... peut-être que tu t'es trompée dans tes comptes ?
- Je ne me suis pas trompée, a-t-elle rétorqué.
- Tu veux que je te rembourse la somme qui manque ?

La somme qui manquait n'était pas très importante et j'étais presque prêt à la lui rendre, rien que pour en finir avec cette conversation.

- Je n'ai pas besoin de ton argent, a-t-elle dit en me regardant obstinément dans les yeux. Mais tout l'argent n'est pas là.

J'avais du mal à me retenir de crier : Mais qu'est-ce qu'il te faut à la fin, Zoé ? L'ambiguïté de sa réponse m'avait mis hors de moi. Pourquoi diable m'as-tu refilé ton argent ? Je n'ai pas pu tenir et j'ai crié :

« Ce n'est pas une question d'argent, tu comprends ? Tu comprends que maintenant je passe pour un voleur et un malhonnête ? »

Elle a eu peur de ma voix, visiblement, ou bien elle avait une autre raison inconnue de ne pas insister. Nous sommes restés en face l'un de l'autre une minute, je la regardais en face, mais je n'arrivais pas à déterminer si elle pensait réellement que j'avais pris l'argent. J'étais furieux contre elle et maintenant j'étais décidé à ne pas lui donner un sou.

Je me suis senti mal après cette conversation. J'avais rarement éprouvé un tel sentiment en face de quelqu'un. Avec Zoé, c'est toujours comme ça, ça finit par une connerie.

Elle ne m'a jamais reparlé de cela, et nous nous parlons normalement depuis longtemps, mais je ne sais toujours pas ce qu'elle avait dans la tête ce jour-là. Je soupçonne même (c'est une idée qui vient de me traverser l'esprit) que tout ce cirque, c'était uniquement pour se rendre intéressante. Ensuite, la vie a repris son rythme. La dépression de Zoé ne s'est pas arrêtée là, elle a mené la même vie malheureuse qu'avant. Jusque là j'avais de la compassion pour elle, et je crois bien que j'étais le seul des jeunes à lui adresser la parole, non pas sur des sujets importants, mais comme cela, pour des bricoles, histoire de soutenir quelqu'un dans sa solitude. En tout bien tout honneur, bon, tu comprends... Mais après cette histoire, je me suis mis à l'éviter, pour ne pas dire à la fuir.

Je suis retourné voir Valéry au monastère. A cette époque-là, il était déjà devenu prier sous le nom de Lucien. Au monastère, c'était toujours pareil : les mêmes murs tapissés, la même boîte de conserve pour le thé, le même ennui. Mais Valéry ne s'ennuyait pas, il était même plutôt joyeux. D'ailleurs c'était son trait de caractère principal, ne pas se décourager, quoi qu'il arrive. Quand je suis arrivé, je suis allé à l'office, comme il se doit. Au monastère le service divin dure six heures : je ne sentais plus mes jambes.

Après l'office, je suis allé voir l'archimandrite pour recevoir sa bénédiction. Il s'est mis à m'interroger : qui j'étais, d'où je venais, qui je venais voir... un bel homme : grand, mince, un visage d'icône. J'en ai déduit que les monastères rassemblent l'élite de la nation. Si c'étaient des femmes, ce seraient des cygnes, plus belles les unes que les autres. Et les hommes, des gaillards pleins de santé.

Et voilà que pendant que nous parlons, et qu'il cherche à me percer à jour, en m'écoutant si attentivement qu'on dirait que chacun de mes mots est important, Valéry arrive par derrière, me prend doucement par le coude et me tire violemment en arrière.

« Qu'est-ce que tu veux ? dit-il à l'archimandrite. Et le voilà qui s'emporte après lui en le fusillant du regard. De quoi tu te mêles ? C'est moi qu'il est venu voir ».

J'ai suivi Valéry sans bien comprendre ce qui se passait. J'étais partagé entre des émotions contradictoires : la gêne, l'étonnement, la honte et je ne sais quoi encore. Valéry m'engueulait tout en marchant : « Sacré ballot ! Il te met le grappin dessus et toi, tu marches dans son jeu. Gros naïf ».

Je n'en croyais pas mes oreilles. Je me doutais bien que tout n'était pas blanc au royaume de Danemark, mais à ce point-là... Encore une chose qui m'a étonné : le monastère se trouve sur une colline, pas très haute, mais pittoresque ; et juste au-dessous il s'est ouvert une plage... de nudistes !

Il s'est écoulé un an ou presque. J'étais chez moi un soir, j'entends frapper. J'ouvre, je vois le père Lucien sur le seuil. La barbe en pointe, les yeux plissés, en manteau : Lénine en exil, à s'y méprendre ; il ne lui manque plus que la casquette sur la tête

« J'ai été défroqué, dit-il.

- Comment ça ?

- A ce qu'on m'a dit, pour « caractère impulsif et conduite inconvenante. »

Il a entrepris de me raconter : « Ils sont venus un soir à quatre dans ma cellule, il m'ont tordu les bras, les jambes, ils m'ont coupé la barbe et ils m'ont jeté dehors. Et le plus vexant, pourquoi de cette façon ? Ils me l'auraient dit, je serais parti de moi-même. Mais non, il fallait absolument m'humilier. C'est la coutume. »

Il était là, désemparé, comme une âme en peine.

« Je vais aller voir le père Vladimir, dit-il. Je lui demanderai de me prendre à son service. »

Et après, tu sais ce qui est arrivé : le père ne l'a pas pris. De chagrin, Valéry s'est mis à boire.

J'émetts un doute : « Chagrin, chagrin... on l'a chassé du monastère. Est-ce qu'il faut se mettre à boire pour ça ? Il me semble qu'il faut déjà avoir une tendance naturelle.

– Qu'est-ce que c'est qu'une tendance naturelle ? C'est un potentiel qui se concrétise dans certaines circonstances. C'est l'impulsion qui est importante, la première incitation. Valéry n'était pas un ange, loin de là. Non pas qu'il ait eu un penchant pour la boisson. Mais dans le monde laïc, on ne trouve pas autant d'amour propre, d'ambition et de vanité que chez lui. En l'observant quelque temps, j'avais vu mes soupçons les plus sombres se réaliser : ses châteaux en Espagne s'étaient effondrés, ses idéaux avaient fondu... Non, je ne cherche pas à l'excuser.

Ensuite j'ai perdu Valéry de vue pendant longtemps. On ne se voyait plus, parce qu'il commençait à fréquenter des milieux très particuliers, je dirais même très spéciaux, et à côtoyer des individus tombés très bas. Pour te donner une idée de sa vie à cette époque, je vais te raconter un événement. Tu te souviens, je t'ai parlé de Vania, mon ami d'enfance ?

– Celui qui avait un drôle de nom, comme Di...dé... délinquant...

– Oui, tu as raison, quelque chose de bizarre. Il s'appelait Delibadzoğlo. Je me suis intéressé à l'origine de son nom, et j'ai trouvé entre autres choses que Delibadzoğlo, en turc, cela veut dire « fils du guerrier sauvage ». Et tu sais qui on appelait les guerriers sauvages ?

– Les sauvages, sûrement.

– Pas tout à fait. Quand les khazars attaquaient les tribus aryennes, ils poussaient devant leur armée une foule de prisonniers barbares désarmés, et ce sont eux qu'ils appelaient les guerriers sauvages. La majorité mouraient, mais pas tous, semble-t-il, puisque le fils de l'un d'eux est parvenu jusqu'à nous. C'est pour information. Vania justifie son patronyme. C'est un brave gars, mais il a dans le sang des composantes incompatibles qui font de son caractère en un mélange détonnant : sa mère est biélorusse, et son père tzigane. Vania ressemble en tous points à un Biélorusse, il n'a rien d'un tzigane, sauf une certaine absence de scrupules... dans le choix des moyens de gagner sa vie.

Et sa sœur, Anka, elle, c'est une tzigane pur sang : noire, terrible, les yeux comme des braises. Il suffit que l'on rencontre son regard et elle traverse la rue pour engager la conversation, ce n'est même pas une conversation, d'ailleurs, mais un monologue désordonné et vide de sens. J'ai même peur de la regarder parfois, et si je vois de loin son visage de chouette, j'essaie de passer tout droit sans lui dire bonjour. Elle a une façon de te barrer la route pour que tu ne puisses pas te défilier, et elle te fixe avec son regard de folle, elle se met à parler fort, en tzigane, et à toute vitesse.

Elle jacasse en s'adressant à toi sans arrêt, mais elle ne pense pas un instant que tu puisses avoir quelque chose à dire. Elle ne s'arrête pas une seconde. On ne comprend rien à ce qu'elle dit ; à des mots isolés, échappés du contexte, on devine qu'il s'agit de choses de la vie quotidienne : des prix, des voisins, des enfants – bref, elle te raconte sa vie. Le ton de sa voix est agressif, à certains moments, ça se transforme en cris et en jurons, et plusieurs fois, j'ai eu l'impression, que si elle comprenait que je n'étais pas d'accord avec elle, elle me ferait la peau sur le champ. D'ailleurs il suffit d'écouter et d'essayer de s'enfuir à la première occasion.

Par mes amis j'ai appris, qu'Anka avait trompé l'un, soutiré de l'argent à un autre ; je ne parle même pas de l'argent qu'elle m'emprunte et que, bien entendu, elle ne juge pas utile de me rendre. Je suis même content de lui donner de l'argent. Quand elle se souvient encore de ce qu'elle me doit, elle m'évite, elle peut passer à côté de moi sans me dire bonjour, et du même coup elle m'épargne sa compagnie. Mais pas pour longtemps. Au bout de six mois à peu près, Anka a oublié tout ça et notre relation sauvage peut reprendre. Je crois qu'on ne peut pas la juger... Chassez le naturel... Elle a beau vivre dans un monde civilisé, son tempérament tzigane est toujours là ; tu le chasses par la porte, il revient par la fenêtre.

Et pourtant, malgré la monstruosité de son apparence et de son caractère, j'éprouve pour elle une sorte de respect. C'est une tricheuse pas possible mais – aussi paradoxal que ça paraisse – elle n'a pas un gramme d'hypocrisie. Elle vit en parfaite harmonie avec elle-même et ne cherche pas à masquer ses manières de tzigane. Elle n'essaie pas le moins du monde de s'adapter au monde qui l'entoure et de paraître, pour ainsi dire, acculturée.

Mais pourquoi est-ce que je te raconte tout ça ? Parce que Valéry a un lien très direct avec cela.

Anka avait une fille, Tania. Une fois que je t'ai décrit la mère, il n'y a pas lieu de décrire la fille, je dirai juste que Tania est tout son portrait. La seule différence, c'est que l'une a quarante ans, et l'autre vingt ; et que la fille menait une vie extrêmement agitée, et la mère, plus tellement. Elles n'étaient mariées ni l'une ni l'autre.

Valéry s'était lié avec cette Tania. Il n'était pas fiancé, non, mais il allait chez elle... comme ça. Elle avait un appartement au deuxième étage en face de chez moi. Je ne te raconte pas le genre d'individus qui se retrouvaient là-bas, parce que je ne l'ai pas vu moi-même ; mais à en juger par les cris qu'on entendait par la fenêtre, c'étaient des vrais marginaux. Comment Valéry se comportait là-bas et à quel titre il y allait, j'ai du mal à l'imaginer, tellement il était peu fait pour ce milieu-là. Sa mère était une poétesse.

Un jour d'hiver, j'entends des cris, des injures, et quelques secondes après Tania et sa copine passent par la fenêtre, en tenue d'Eve ou presque. Je ne sais pas si elles avaient sauté toutes seules ou si on les y avait aidées. J'ai suivi leur trajectoire jusqu'au bout, non sans un frisson intérieur, mais je ne suis pas sorti vu qu'il y avait déjà foule.

Une quinzaine de jours plus tard, j'ai revu Tania, vivante et presque en forme, sauf qu'elle marchait avec des béquilles. Toute contente, comme si de rien n'était. Je la connaissais depuis toute petite, on avait joué ensemble des fois ; alors bon, je suis allé lui demander de ses nouvelles.

« Ben voilà, j'ai la jambe cassée, me dit-elle. Et ma copine, elle a juste une entorse, hi hi hi ! »

Elle a continué à vivre sur ce mode-là. Une fois, j'ai vu deux jeunes au crâne rasé qui sortaient du porche, ils portaient Tania dans les bras, et elle, elle riait, toute contente. Sa copine suivait en claudiquant derrière. Ils les ont mises dans une voiture et ils sont partis, joyeusement, avec la musique.

Après cela, il s'est passé quelque chose comme un mois et j'ai rencontré Valéry par hasard. Je n'aurais jamais cru qu'en si peu de temps quelqu'un puisse changer autant. Jusque là je le voyais seulement de temps en temps entrer ou sortir de chez Tania, mais maintenant je le voyais de près : pâle, les traits tirés, les yeux injectés, et sur tout le visage un désespoir à faire pitié.

« Alors, je lui dis, tu y vas toujours ?

– Oui.

– Et Tania ?

– Elle n'a pas eu de chance : sa copine est entrée dans un bordel à l'étranger, et elle, elle est restée là à cause de sa jambe.

Je lui ai demandé : Tu n'envisages pas de revenir ? Et ça me faisait mal de le regarder, non pas parce qu'à l'époque, j'étais chrétien, mais comme ça, d'un point de vue humain.

– Si. Seulement tu sais, on veut se tirer. Là-bas, c'est plus possible. Il me reste un groupe de frères qui me sont fidèles. Comme tu me vois, là, c'est provisoire. On s'est déjà presque mis d'accord, on va se tirer et construire notre ermitage. C'est-à-dire, eux, ils vont se tirer ; et moi, je les aiderai.

– Ça alors ! Je ne pensais pas que les choses allaient prendre cette tournure.

– Je voulais aussi te demander : je peux donner ton téléphone aux frères, pour qu'on communique ? Parce que sinon, chez Tania... C'est pas terrible, et chez ma mère, je n'y vais presque jamais.

– Je lui ai dit oui. Une fois ou deux, il est effectivement venu : sérieux, à jeun ; il appelait quelqu'un, quelqu'un le rappelait. Je n'écoutais pas leur conversation.

Et là il s'est passé quelque chose : André s'est mis dans la tête de se marier, et il m'a demandé d'être son témoin. Mais quand j'ai su que le témoin de la mariée serait Zoé, j'ai pris peur et j'ai refusé catégoriquement. André avait beau être mon copain, je n'étais pas prêt à faire ce sacrifice. Il a compris, il ne m'en a pas voulu. On s'est dit que si ce n'était pas moi, Valéry serait d'accord.

Je ne me rappelle que la moitié de la noce. Après, seulement par morceaux. Je me souviens d'avoir chanté. Ensuite je me souviens de la nuit : je suis torse nu, je rentre chez moi, toujours en chantant, et je crois qu'il y a quelqu'un avec moi. Je ne sais pas si j'ai rêvé ça, mais j'ai l'impression que ce moment-là est lié à l'image de Zoé.

Au reste, je me suis réveillé le lendemain vers midi. On sonnait à la porte avec insistance. C'était Valéry :

« Comment ça va ?

– Ça va, et toi ?

– Normal. Tiens, je t'ai rapporté ta chemise.

– Alors c'était toi ? J'étais bourré et tu m'as ramené ? Et moi, je croyais vaguement me souvenir de Zoé...

– Oui, elle était là aussi. On t'a ramené ensemble.

– Ah ! »

J'étais soulagé. Je l'ai invité à s'asseoir, j'ai sorti des cornichons du frigo. Il a refusé les cornichons. Et il ne me regardait pas en face. C'est là seulement que j'ai remarqué qu'il n'était pas dans son assiette.

« Tu as l'air bien sombre ? Je lui ai demandé : Qu'est-ce que tu as derrière la tête ?

– Je... il avait une espèce de tic...

– Alors ?

– J'ai séduit une fille.

– Comment ça, qui ça ? Raconte !

– Zoé. Il avait dit ça tout bas et il baissait la tête.

– Zoé ? J'ai failli crier. Comment tu as pu ? Non, ce n'est pas ce que je veux dire, c'est que... Comment tu as pu ?

– Mais comme ça. J'avais bu. Le démon m'a poussé... Il baissait la tête encore davantage.

– On est resté une minute sans rien dire.

– Laisse tomber, j'ai dit. Ne t'en fais pas. »

– Je lui ai raconté notre équipée à Kiev et comment elle nous avait demandé de prier pour qu'elle puisse avoir un enfant.

– Valéry s'est un peu ressaisi mais pas pour longtemps.

« Ah !... Il a eu un geste de la main : c'est égal, mon âme est perdue.

– Qu'est-ce que tu racontes ? Avant Zoé, tu ne l'avais pas perdue ?

– Non.

– Et Tania ?

– Mais pas du tout ! Il s'était dressé d'un coup. Qu'est-ce que tu t'imagines !

– J'ai été surpris : Et puis après ?

– Noooon ! Valéry faisait des yeux ronds et secouait la tête. Tania, non ! Oui, je vivais là-bas... enfin, presque. Et puis alors ? Je ne voulais pas faire de peine à ma mère... qu'elle me voie comme ça.

Pauvre Valéry. Je l'ai calmé comme j'ai pu.

– Que faire, que faire maintenant ? Il se prenait la tête à deux mains il se balançait de droite à gauche.

– Je lui ai dit : Tu sais quoi, laisse tomber cette bande, ce sera le mieux. »

Là-dessus, nous nous sommes séparés.

Quelque temps après, Valéry est réapparu chez moi, sérieux comme tout et concentré. J'ai pensé que sûrement, le plan de fuite qu'il avait programmé avec ses frères était pour bientôt.

« Zoé est enceinte ». Il avait dit cela comme s'il prononçait son arrêt de mort. Puis il s'est assis dans un fauteuil et il est resté silencieux. J'ai demandé :

« Et maintenant ?

– Maintenant je dois me marier.

– On est resté un moment sans rien dire.

– Bon, si tu dois, marie-toi.

– Je vais me marier, a-t-il répondu d'une voix blanche.

Je ne suis pas allé au mariage. Je ne me souviens pas de ce qui m'a empêché, mais on m'a raconté après que la noce avait coûté très cher, la mariée avait une robe luxueuse. Le marié était bourré comme un coing. Zoé a un papa arménien très riche. Je ne sais pas exactement ce qu'il fait, mais il possède des trucs. C'est lui qui a voulu tout ce luxe pour le mariage longtemps attendu de sa fille chérie.

Ils ont eu une fille, puis une deuxième. Avec de gros yeux et un gros nez, comme Zoé, de vrais clones de leur maman. Elles n'ont rien de Valéry ; on a l'impression qu'elles n'ont pas de père. Valéry s'intéressait peu à sa famille, il disparaissait de plus en plus souvent, apparemment il travaillait de temps en temps. Un jour il est venu me voir.

« Viens, je t'invite. Tu n'es jamais venu chez moi. On boira un coup. »

Il ne restait rien de son ancienne joie de vivre. J'ai hésité, mais j'ai quand même accepté l'invitation. Je n'avais pas envie d'y aller. Rien que de penser à Zoé et tout ça... Et pour quoi faire ? Pour faire la paix, sans doute, pour ne pas avoir l'air fier. En route on a acheté de la bière.

Zoé et lui habitaient au bout de la ville, près de chez sa mère, dans un deux-pièces au rez-de-chaussée. Quand on est arrivé, il y avait une petite lumière pâle dans l'entrée.

Zoé nous a accueillis en robe de chambre et en babouches, avec un torchon à la main. Depuis que je l'avais vue, elle n'avait pas changé : elle n'avait ni grossi, ni vieilli, mais tout son visage était devenu plus dur et plus décidé. Son regard m'a frappé : au lieu de l'abêtissement habituel, il y avait une insolence, comme si elle avait compris quelque chose d'important.

« Tiens, Zoé... C'est Oleg. »

Je ne sais pas pourquoi il me présentait. Elle m'a regardé sans rien dire.

– On va entrer. Il disait cela d'un ton mal assuré.

On est passé dans la cuisine. Valéry a pris dans le frigo un plat de côtelettes, j'ai sorti la bière. Je n'ai pas eu le temps de voir arriver Zoé. Je me souviens juste que la seconde d'avant elle n'était pas là et voilà qu'elle était là, cambrée, pareille à un serpent prêt à frapper. Le plat de côtelettes a volé par terre, s'est brisé en mille morceaux et en même temps retentissait un cri sinistre :

– Tu les as gagnées ? Tu as travaillé pour ces côtelettes ? Tu offres des côtelettes et nos enfants ont faim, monstre !

Valéry s'est tassé dans un coin, effrayé.

– Zoé, c'est Oleg...

Elle l'a giflé avec son torchon... En refermant la porte derrière moi, j'ai entendu des pleurs d'enfant et des hurlements d'orfraie.

Du temps a passé. Tania est morte toute jeune, à l'âge de vingt ans et quelques. D'une overdose, à ce qu'on a dit. Après l'histoire des côtelettes, je n'ai pas revu Valéry pendant près d'un an. Parfois j'entendais dire qu'il aurait quitté Zoé, et puis ces rumeurs étaient démenties ; ensuite quelqu'un l'avait rencontré quelque part ivre-mort. Une fois sa mère a téléphoné, pour me demander d'intervenir. Je m'entendais bien avec elle et on parlait souvent, d'art, surtout et... de choses et d'autres. Valéry, on parlait de lui en passant. Elle souffrait, sûrement, mais je ne posais pas de questions. Juste une fois, elle a mentionné qu'il s'était mis avec une femme qui avait presque deux fois son âge et qu'il n'était presque jamais chez lui.

Un jour, j'ai fait un rêve : je sautais en parachute, mais je n'avais pas de parachute. Cela ne me faisait absolument pas peur je me sentais merveilleusement bien et plein d'enthousiasme. Mais selon la logique du rêve, je volais non pas vers le bas mais vers le haut. Je regarde le ciel qui s'approche et soudain je remarque que quelque chose vole dans ma direction, quelque chose que je connais. Et brusquement je devine dans cette silhouette un autre parachutiste, Valéry. Nous nous rapprochons et nos mains s'accrochent. Nous sommes si contents et si légers, on fait des cabrioles, on se bat, on rit. Soudain je commence à réaliser que Valéry ne vole pas vers le haut, comme moi, mais vers le bas. Et il le comprend aussi. Son corps devient anormalement lourd, je ne peux plus le retenir et je le lâche...

Quelques jours après, la nuit, sa mère m'a téléphoné.

« Oleg... Oleg... elle pleurait à l'appareil, elle n'arrivait pas à finir ses phrases, ses sanglots l'étouffaient. Elle a fini par me dire entre deux sanglots :

« Retrouve Valéry.

Je ne demandais pas mieux, mais où ? Et qu'est-ce qui s'était passé encore comme catastrophe ?

– « Qu'est-ce qu'il a encore fait ? J'ai demandé.

– Rien... je ne sais pas... Ah, mon dieu, je ne sais pas !

– Mais qu'est-ce que vous avez ? » Son anxiété était communicative.

Je n'en sais rien... elle continuait à sangloter. J'ai peur pour lui. Voilà déjà une semaine que personne ne l'a vu, ni moi, ni Zoé.

Et avant, il s'en allait pour aussi longtemps ?

Oui... c'est-à-dire, non. Il partait mais dans la semaine, il revenait au moins une fois. Si ce n'était pas ici, c'était chez Zoé. Ah, mon dieu, Oleg ! Et elle s'est remise à sangloter de plus belle.

– Nadejda Pavlovna, calmez-vous ! Nadejda... Elle ne m'entendait pas. J'ai crié dans le téléphone : Où peut-il bien être ?

– Chez cette femme, sûrement.

– Quelle femme ?

– Ah, je ne sais pas, moi, Oleg. Mon dieu, retrouve-le, mon cœur va se briser !

– Je vais le retrouver ». Je m'efforçais de prendre un air sûr de moi. Même si je ne m'imaginai pas du tout où ni comment j'allais pouvoir le trouver. « Dites-moi seulement ce que vous savez de cette femme : son nom, son adresse, qui c'est ?

– Elle... Elle s'appelle Anna, et j'ai entendu dire que c'est une femme de mauvaise vie... »

Des femmes appelées Anna, je n'en connaissais qu'une. Si ce n'était pas elle, en tous cas elle devait connaître tous les endroits possibles et leurs patronnes.

Je me suis rendu aussitôt chez Anna Delibadzoglo. Elle n'habitait pas loin, à deux pâtés de maison. Quand je me suis approché de la fenêtre au rez-de-chaussée, elle n'était pas couchée. J'ai frappé. On m'a ouvert. Sur le seuil Anna, ébouriffée, avec de larges mèches blanches dans ses cheveux noirs et le visage plus laid que d'habitude. Elle était un peu éméchée et ça ne l'étonnait pas du tout de me voir là :

« Oleg ! » Elle était contente, comme si j'étais de la famille. « Entre ! » Et elle a fait un geste large pour m'inviter à entrer.

Je n'étais jamais venu chez elle auparavant. La lumière du couloir n'était pas allumée mais avec celle du salon, on voyait quand même clair. Tout le passage était encombré par des tas de ballots, de boîtes, de malles, et j'ai trébuché trois fois avant d'arriver dans la pièce.

Là il faisait clair mais il régnait une puanteur pas possible, une odeur lourde et douçâtre de chair en décomposition. Elle m'était montée au nez depuis le seuil mais dans la pièce, c'était encore bien pire. J'ai réprimé tant bien que mal l'envie de vomir qui me prenait et je me taisais pour ne pas avoir à inspirer trop d'air. En revanche Anna avait mis en route son moulin à paroles et elle ne s'arrêtait plus.

Dans la pièce, il n'y avait en fait de meubles qu'un lit métallique de l'époque soviétique. Dans les coins il y avait des tas de choses entassées. En regardant mieux, j'ai vu des casseroles, des chiffons, des boîtes de conserves et des objets dont la destination m'échappait. Aux fenêtres pendaient des rideaux de tulle jaune sale. Mais le principal – juste au milieu de la pièce baillait un énorme trou dans le plancher. Ce trou était formé par des lattes cassées et allait d'un mur à l'autre, de sorte que l'on ne pouvait aller d'une moitié de la pièce à l'autre qu'en sautant par-dessus. Dans le monologue incessant d'Anna, j'ai compris qu'elle me demandait d'excuser le désordre.

Le lit était un peu bancal, l'un des pieds reposait sur quelque chose. Dessus dormait une fillette de cinq ou six ans, roulée en boule. La plus jeune fille d'Anna, qui ne lui ressemblait pas du tout. La petite, blanche et pâlotte, dormait tout habillée, sûrement à cause du froid. C'était d'ailleurs très bien, parce que c'était simplement impensable de faire dormir une enfant dans un endroit pareil.

Rien ne l'empêchait de dormir, ni la voix aigue de sa mère, ni la lumière vive, ni la position bancal du lit, dont il semblait pourtant bizarre qu'on puisse y tenir sans tomber. Et heureusement (ou malheureusement, peut-être) cette odeur épouvantable ne la gênait pas non plus. Peut-être que le sommeil était ici le seul moyen d'existence.

En me couvrant le nez avec la main et en essayant de respirer par la bouche, j'ai demandé à Anna d'où venait cette odeur. A ma grande surprise, elle a entendu la question et m'a répondu qu'elle n'en savait rien. J'ai senti que l'épicentre de l'infection se situait dans la région du lit, et je me suis mis à l'examiner de tous les côtés. Ne trouvant rien, j'ai soulevé le bord du torchon, qui servait de drap à la petite, et une telle puanteur m'a sauté au visage que j'ai failli perdre connaissance.

A même le sol, envahie par les vers, il y avait une tête de cochon en décomposition. J'ai rebaisé le « drap » et je suis resté une minute à me demander si j'allais vomir. A ce moment-là, Anna a claqué des mains et à ses exclamations, j'ai compris : La voilà, la tête ! Moi qui me demandais où elle était passée. Eh bien merci, Oleg : je voulais faire de la terrine en gelée et puis j'ai oublié ! C'est pour le nouvel an que je voulais la faire. »

Et ainsi de suite... Sa joie n'était pas feinte.

Ensuite je lui ai dit que je cherchais un camarade, Valéry. Est-ce qu'elle le connaissait. C'était un ancien moine qui vivait chez Tania un moment. A ma question, Anna a répondu par un rire obscène. Elle s'est approchée d'une porte que je n'avais pas remarquée jusque là, et l'a ouverte toute grande. C'était une chambre à coucher. Il y faisait sombre comme dans l'entrée, mais l'odeur y était moins atroce.

Dans un coin j'ai distingué quelques planches assemblées en forme de lit, et dessus un homme en pardessus couché en chien de fusil. Aux contours de la tête et du dos, et à toute sa silhouette chétive, j'ai reconnu Valéry. Je me suis assis sur le bord du « lit » et je lui ai touché l'épaule. Il a répondu par un gémissement d'homme ivre. Tant bien que mal, je l'ai assis et je l'ai retourné sur le dos, ce qui ne me demandait aucun effort parce qu'il était extraordinairement maigre et léger. Il a entrouvert les yeux et a remué les lèvres. Je lui ai dit :

« Amène-toi, ta mère a téléphoné.

Je l'ai pris sous les bras et j'ai essayé de le soulever.

Il a rétorqué : « Non... » Et il me tirait vers le bas. « Boire un coup. »

Sur le tabouret à côté du lit il y avait une bouteille de vodka entamée, un verre vide et une boîte de confiture.

On n'a pas le temps ; il est arrivé quelque chose. Je mentais, en espérant éveiller chez lui le souci de la famille. Peut-être que cela le pousserait à venir.

« Boire un coup... » Il ne cédait pas et tendait la main vers la bouteille. D'une main tremblante, il versa dans le verre le reste de la vodka, à peu près un quart.

Il a demandé : « T'en veux ? »

– Non. » J'avais décidé de ne pas discuter avec lui.

Je me suis dit : Qu'il boive, quand il n'y aura plus de vodka, il n'y aura plus rien pour le retenir ici.

D'une main tremblante, il a pris le verre et en a ingéré le contenu ; il a pris de la confiture dans la boîte, mais il n'a pas pu porter la cuiller jusqu'à sa bouche. La cuiller lui est tombée des mains, en faisant une tache sur le manteau. Il manquait d'air, et il s'est appuyé contre le mur.

Je lui ai touché l'épaule : « Tu m'entends ? Viens, ta mère a appelé, il y a quelque chose... »

Il s'est écroulé sur le côté. Je l'ai soutenu, tout en pensant que s'il commençait à résister, il allait falloir que je le porte. Mais il ne disait rien. Une main pendait sans force, et l'autre restait à demi pliée comme s'il tenait une cuiller. Ses doigts recourbés s'accrochaient à ma manche et cela m'a rappelé le rêve où nous tourbillonnions dans le ciel en nous tenant par la main. Son corps amaigri ne pesait presque rien, je sentais ses os minces à travers le manteau... Il m'a semblé que je tenais dans mes bras un grand oiseau abattu. J'ai essayé de le remettre sur pieds. Il n'a pas opposé de résistance, mais il m'a maladroitement glissé des mains. Il était mort.

Nadejda Pavlovna est morte un an après.

On est arrivés à Egorovka. Ces villages sont disposés en ligne, et j'ai remercié dieu que la route ne tourne pas trop et qu'elle soit la plupart du temps en bon état et sans trop d'ornières. Egorovka est un gros bourg mais anormalement vide. Nous l'avons traversé d'un bout à l'autre sans rencontrer personne. Le seul être vivant ici, c'est la vendeuse du magasin, mais même elle, on ne l'aurait pas remarquée si on n'était pas entrés. Le choix, à l'intérieur, était nul. De tout ce qui était présenté en vitrine on ne pouvait prendre sans risque que les petits pains et le varenetz¹ (j'ai regardé la date de fabrication). Oleg a dit « Mangez en marchant, on n'a pas le temps de s'arrêter. » et Stiopa et moi, on a mangé les petits pains et bu le varenetz. Oleg, lui, ne mange rien, il dit que cela coupe les jambes.

Au centre du village sur la place déserte, pavée de dalles de béton, on est tombés sur un monument, ou un mémorial, ou je ne sais trop quoi, sauf que c'était une croix, une énorme croix grande comme une maison de deux étages, comme sur une tombe. Bon sang, ils l'ont décoré, leur village ! On est restés une minute sous l'effet de surprise et puis on a continué.

« Chut ! »

Oleg s'est arrêté et tend l'oreille.

Après avoir traversé plusieurs villages, on s'est arrêtés au bord d'un lac. Il était petit, de forme irrégulière, mais ce n'était guère surprenant. C'était le soir du deuxième jour de route et ce soir-là était plein d'un silence pas naturel. J'ai regardé autour de moi et je me suis rapprochée d'Oleg.

J'ai demandé tout bas : « Tu as entendu quelque chose ? »

Il a eu un geste de la main que l'on pouvait interpréter comme « Tais-toi et ne me dérange pas ». Et après une minute, il a quand même dit :

« Il faut qu'on trouve un endroit sûr.

– Sûr ? Le mot m'a fait sursauter. Il y a un danger qui nous menace ? »

Et je l'ai regardé dans les yeux.

Oleg n'a pas répondu. Je me suis recroquevillée, j'ai embrassé du regard le champ attenant au lac. Un champ, c'est un champ. C'était du maïs. Seulement il y avait un silence, comme il n'y en a pas dans la vie. D'habitude, il y a soit un oiseau qui crie, ou une branche qui craque sous les pieds...

Ouh, ouh, ouh ! Une ombre est passée au-dessus de nos têtes.

J'ai sursauté sans avoir le temps de finir mon idée. Puis je me suis rapprochée encore plus d'Oleg et j'ai demandé, anxieuse :

« C'est une chouette ? »

Il a répondu rapidement : Oui.

J'ai jeté un coup d'œil en coin à la plantation qui bordait le lac de l'autre côté. Une plantation, quoi.

« Bon, a dit brusquement Oleg. Il faut chercher un endroit. Et il est parti devant.

¹ Lait caillé cuit au four. [NdTr]

Avec Stiopa, on est partis aussi, mais moins vite et avec moins d'assurance. Au bout d'une dizaine de pas, Oleg a brusquement disparu de notre champ de vision, et ce n'est qu'après un instant qu'on a deviné qu'il avait plongé dans les hautes herbes.

Tout d'abord cela nous avait paru un mur de verdure compact, mais en réalité, c'étaient des arbustes et de jeunes arbres qui poussaient très serrés comme dans la jungle.

« Venez par ici ! » La voix sortait des hautes herbes.

On s'est frayé un chemin derrière Oleg à travers la végétation luxuriante et bientôt on est arrivés dans une petite clairière pleine d'herbe jusqu'à la ceinture. Ici et là poussaient de jeunes arbustes. Ma première question, a été : où avait-il l'intention de planter la tente et pourquoi avait-il choisi précisément cet endroit ?

« Il faut tout nettoyer. Oleg s'activait dans l'herbe haute.

– Comment ? demanda Stiopa, surpris.

– A la hachette, Stiopa, à la hachette.

En faisant le tour du repaire, j'ai demandé :

– Oleg, tu es sûr qu'il faut s'arrêter ici ?

– Absolument ; ici, on passera inaperçus.

Mon cœur a bondi.

– Inaperçus de qui ?

– Ne pose pas de questions idiotes. De toutes les bêtes et les oiseaux, et des gens malintentionnés. Va plutôt chercher du maïs. Non, attends ! Stiopa, allez-y tous les deux. Je vais me débrouiller ici. »

Ce n'était pas si urgent de m'arrêter. J'étais là comme clouée sur place et je n'envisageais même pas de bouger. Stiopa est sorti des herbes sans un mot et je l'ai suivi. J'ai arraché du maïs en m'efforçant de toujours le garder dans mon champ de vision. Je me disais : il n'a pas peur ? Alors... Et de quoi j'aurais peur, hein ? De la Baba-Yaga ? C'est du délire. Et je regardais à droite et à gauche.

Après avoir cueilli une grande brassée de maïs, on est revenu au repaire. Il y avait maintenant une « entrée ». Oleg avait abattu un arbuste d'un côté et un petit arbre de l'autre. Il avait eu le temps de nettoyer la clairière, petite mais maintenant confortable, entourée d'un mur de verdure.

Comment avait-il pu faire tout ça si vite ? On aurait cru qu'il y avait du travail pour deux bonnes heures.

Oleg et Stiopa ont tassé l'herbe sur une petite surface et monté la tente. Tout allait si bien et si simplement qu'on ne pouvait pas imaginer mieux. C'est vrai qu'Oleg s'énervait un peu et se dépêchait. J'ai demandé :

« Qu'est-ce qui nous presse tant que ça ?

Il m'a répondu :

« Le soir va bientôt tomber et après, ce sera la nuit.

– Et alors ? Qu'est-ce que ça explique ? » Je n'avais pas tout compris, mais j'étais presque rassurée.

Oleg a pris ses dispositions :

« Fais cuire le maïs, Stiopa et moi, on va essayer de poser des lignes ».

Je dresse l'oreille à sa façon de prononcer mon nom. Il a dit « Julia », il doit être contrarié ou bien il est simplement énervé ? Quand il est dans son humeur habituelle, il dit « Julitchka ». J'ai demandé :

« Mais... vous partez tous les deux ?

– On revient tout de suite.

– Et comment je fais pour prendre de l'eau ?

– Avec la marmite, dans le lac.

– Mais comment je vais y arriver ? Et si je... si je tombe ?

Oleg s'est radouci.

« D'accord, Stiopa, reste. Faites du feu et faites cuire le maïs. »

Stiopa, sans rien dire comme tout ce qu'il a fait jusque là, a commencé à empiler du bois pour le feu. En dessous il mettait les grosses branches, et les plus petites dessus, et il a jeté dessus de l'herbe sèche qu'il arrachait de sous ses pieds. Il a approché une allumette, mais par un de ces caprices des lois du monde physique, le feu, à peine allumé, s'est éteint. Il n'y avait pourtant pas de vent ni d'humidité, et pourtant il ne brûlait pas.

« Laisse-moi faire !

Ça m'a agacé de le voir faire ses efforts absurdes. Il m'a regardé et sans rien dire, il a continué d'allumer allumette sur allumette.

– Tu as fait vœu de silence ?

J'ai attendu sa réponse et puis :

– Tais-toi autant que tu veux, mais il faut quand même qu'on mange un jour. Personnellement, j'ai faim ».

Stiopa était inflexible. J'ai pris nerveusement la marmite et en oubliant que j'avais peur, je suis partie chercher de l'eau. Je suis allée à l'endroit du lac où l'eau était la plus transparente, et je me suis penchée avec ma marmite dans les mains. Je n'avais pas touché l'eau qu'elle s'est mise à trembler devant mes yeux, à dessiner des ronds comme si on avait jeté un caillou. Je me suis immobilisée mais les ronds continuaient. J'essayais en vain d'y saisir mon reflet. Je n'avais pas peur, seulement de la curiosité. Voici mes yeux, deux taches sombres décolorées, ils tressaillent et se fondent en un éclat argenté... Voici mes mains, tenant la marmite... Mes cheveux... J'avais des nattes ! J'ai passé la main là où elles auraient dû être pour m'assurer qu'elles n'y étaient pas. Je scrutais ce reflet et j'aurais juré que cette fille me dévisageait elle aussi. Elle portait une robe de couleur moirée et quelque chose brillait dans ses cheveux. J'en ai eu une bouffée de chaleur et aussitôt après des sueurs froides.

J'ai brisé résolument ce reflet avec ma marmite. C'étaient sûrement les nerfs. Cela arrive. Oleg disait qu'il ne fallait pas aller au-delà de ses forces sous peine de prostration et apparemment... d'hallucination.

Oleg, qui avait posé sa ligne, sortait de l'eau tout mouillé. La soirée était fraîche, et je tremblais rien qu'à le regarder. Je lui ai raconté les nattes, les ronds dans l'eau et le reflet qui me dévisageait.

« Pourquoi est-ce que je t'ai envoyée ? Pourquoi tu troubles l'eau au lieu d'en prendre tout simplement ?

– Et Stiopa n'arrive pas à allumer le feu ! Je me sentais au bord de la crise de nerfs.

– Et on compte sur vous pour faire la cuisine ! Non, mais quand est-ce qu'on va manger ? La nuit ? »

Il est parti à grandes enjambées en direction de notre refuge. Je trottais derrière lui en essayant de ne pas éclabousser. Je ne serais pas restée là une seconde de plus.

Stiopa en était toujours au même point.

« Donne voir ! »

Oleg lui a presque arraché les allumettes des mains. Il en a allumé une négligemment, l'a approchée de l'herbe sèche, et une flamme vive a jailli, qui a tout de suite pris dans le bois.

J'ai nettoyé le maïs pour le mettre dans la marmite.

« La gamelle est un peu petite, il n'y en aura pas assez pour trois. Il faudra en faire cuire deux fois.

– Eh bien on en fera cuire deux fois », a dit Oleg en s'installant auprès du feu. Il s'était allongé, et le feu lui faisait du bien après l'eau froide du lac.

Enfin, la marmite bouillait sur le feu, le maïs cuisait, et nous enveloppait d'un avant-goût du repas longtemps attendu. J'allais pour déplacer le couvercle quand j'ai regardé Oleg et de surprise j'ai renversé la marmite sur le feu. L'eau s'est répandue et a éteint le feu à moitié. Mon cri a fait sursauter Oleg. Deux grands yeux me fixaient. Il était sur le point de me crier dessus à cause de la marmite renversée, et puis soudain il a pris peur lui aussi.

« Qu'est-ce que tu... qu'est-ce que tu... ?

– Pourquoi tu... pourquoi tu ?... » Je n'arrivais pas à maîtriser ma voix.

Oleg me dévisageait intensément :

– Qu'est-ce qu'il y a ?

– Mais tu es tout blanc ! » J'étais pleine d'épouvante : « Tu as les cheveux tout blancs !

– Julia, mais qu'est-ce que tu as ? Je suis tout blanc, je suis tout blanc. Comment tu veux que je sois ?

– Ne parle pas comme ça !

– C'est bon. Et toi, ne prends pas peur comme ça, d'accord ?

– Je n'ai pas peur. Mais avant tu n'étais pas comme ça ».

Il a réfléchi et puis il a dit : « Bon, et puis après ?

– Et maintenant tu as des cheveux tout blancs.

– C'est tout ?

J'ai hurlé : C'est tout ???

– Du calme, du calme. » Il chuchotait en me prenant fermement par les épaules. « Bon, j'ai des cheveux blancs. Stiopa, a-t-il dit d'une voix enjouée, Julia a peur parce que mes cheveux sont blancs. Qu'est-ce que tu en penses, c'est très bizarre ? »

Stiopa s'est contenté de hausser les épaules.

Ils pensent que je suis folle. Maintenant il fait nuit. Ils dorment, et moi j'écris. Oleg croit que je ne vois pas. Il pense que je ne vois pas comme il a changé ! Il espérait que dans l'obscurité, je n'allais pas le remarquer. Et il veut encore me persuader que tout va bien ! J'écris à présent pour que demain matin, je n'ai pas l'impression d'avoir rêvé. J'ai les idées claires et rien n'est confus dans ma tête. Je sens des frissons et la fièvre, mais je ne délire pas. Pourquoi est-ce que Stiopa ne remarque rien ???